

L'ARCHE *Editeur*

Erland JOSEPHSON

Une Nuit de l'été suédois

Traduit par
Terje SINDING

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche *Editeur*
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

Erland Josephson

Une nuit de l'été suédois

(version scénique)

Traduit du suédois par

Terje Sinding

Pièce traduite avec le soutien du Conseil culturel suédois.

Remerciements à Irène Imart pour la translittération des répliques en russe.

Personnages :

Moi

Le Russe

L'Interprète

Viktor

Lotti

La Productrice déléguée

Le Caméraman russe

La Maquilleuse.

Scène 1

Le caméraman et l'interprète entrent par la gauche. Le caméraman parle en russe avec l'interprète tout en installant sa caméra. Avec Lotti, Viktor, la productrice déléguée et la maquilleuse, j'entre par la droite. Chacun apporte son fauteuil pliant. La maquilleuse me tend une veste et une lettre et commence à me maquiller. Le caméraman me demande de m'installer devant la caméra.

L'INTERPRÈTE, *traduisant*. - Plus loin !

MOI. - Il est où ?

L'INTERPRÈTE. - Gde on ?

LE CAMÉRAMAN. - Ia ne znaïou.

L'INTERPRÈTE. - Il ne sait pas.

MOI. - Qu'est-ce qu'il fabrique ?

L'INTERPRÈTE. -Chto on delaet ?

Le Caméraman ne répond pas.

L'INTERPRÈTE. - Il a un problème avec la lumière. Il y a trop de lumière. Il veut un ciel noir.

MOI. - Pendant la nuit de l'été suédois le ciel n'est jamais noir.

LA PRODUCTRICE DÉLÉGUÉE. - Il faut qu'on avance.

Je m'approche de la productrice déléguée.

MOI. - Pourquoi met-il toujours la caméra aussi loin ? C'est comme si je n'étais pas là. Il me fond dans le paysage, et il veut que j'exprime quelque chose.

L'INTERPRÈTE. - Il vous dit de ne pas vous inquiéter. Vous aurez vos gros plans.

MOI. - Je me sens inutile, ridicule...

L'INTERPRÈTE. - Il vous apprécie beaucoup.

LA PRODUCTRICE DÉLÉGUÉE. - Ça me ferait bien plaisir si on pouvait avancer.

L'INTERPRÈTE. - Vous êtes obligée de le bousculer tout le temps ? Il dit qu'il est à l'affût de la vérité.

LA PRODUCTRICE DÉLÉGUÉE. - C'est possible. Mais dites-lui qu'il faut aller plus vite.

MOI. - Comment faire s'il n'a pas la lumière qu'il veut ? Il faut bien qu'il attende la bonne lumière. Il se plaît ici ? Il a envie de rentrer chez lui ?

L'INTERPRÈTE. - Vous voulez que je lui pose la question ?

MOI. - Non, non, non.

L'INTERPRÈTE. - Quand il sera là, il faudra passer par moi si vous voulez lui parler. Il est énervé. Il se méfie.

MOI. – Il va falloir qu’il s’y habitue. On ne va quand même pas se plier à toutes ses volontés.

L'INTERPRÈTE. – Moi je suis là pour me plier à toutes ses volontés. Moi oui. Vous, je ne sais pas.

LA PRODUCTRICE DÉLÉGUÉE. – Vous pourriez lui demander s’il a pris une décision ?

L'INTERPRÈTE. – À quel sujet ?

LA PRODUCTRICE DÉLÉGUÉE. – Au sujet du plan suivant, bien sûr. Vous pensiez à quoi ?

L'INTERPRÈTE. – Il voit toujours tellement de possibilités. Dans ce paysage il y a plein d’images.

LA PRODUCTRICE DÉLÉGUÉE. – Il y a aussi plein de gens qui coûtent cher.

LE RUSSE, *criant depuis la droite*. – Sonia, podi siouda.

L'INTERPRÈTE. – Idou, idou. Je dois le rejoindre.

L’interprète et le caméraman sortent par la droite.

LA PRODUCTRICE DÉLÉGUÉE. – Ça, j’avais compris.

Lotti sort par la droite.

Scène 2 A

J'enlève ma veste.

LA PRODUCTRICE DÉLÉGUÉE. – Tu n'es pas dans le plan suivant ?

MOI. – Si, j'y suis. Et Viktor aussi.

Je remets ma veste.

LA PRODUCTRICE DÉLÉGUÉE. – Quel effet ça lui fait, à Viktor, de jouer Eichmann ? Il dit toujours qu'il aime tout jouer. Mais Eichmann, tout de même !

MOI. – Quel effet ça te fait de jouer Eichmann, Viktor ? C'est une bonne question.

VIKTOR. – Je suis dans le plan suivant ?

LA PRODUCTRICE DÉLÉGUÉE. – Oui.

MOI. – Quel effet ça te fait de jouer Eichmann, Viktor ?

Viktor tourne son fauteuil pliant vers moi.

VIKTOR. – On va s'arrêter pendant quinze jours. Mon principal souci, c'est de ne pas oublier mon texte pendant ces quinze jours. Il y en a des tartines. Tu as appris ta leçon sur la fin du monde, Viktor ? Voilà la question. Le texte, c'est plus important que l'apocalypse elle-même. Ça me plaît de jouer Eichmann. Jouer Eichmann, ça vous met dans une situation absurde.

MOI. – Ça te plaît de te retrouver dans une situation absurde ?

VIKTOR. – Non. Ce qui est absurde, c'est d'éprouver du plaisir à jouer Eichmann.

Le caméraman entre par la droite, prend la caméra, sort par la gauche.

LA PRODUCTRICE DÉLÉGUÉE. – Bon. Il a trouvé un autre endroit où placer sa caméra. Il va encore falloir attendre, les enfants.

Elle s'empare d'un fauteuil pliant et s'assied à côté de Viktor.

VIKTOR. – Cet endroit est très beau. Et ça me plaît beaucoup de jouer Eichmann. « L'action se passe au bord de la mer », voilà ce qui est écrit dans le scénario du Russe. Ça, ça ne me plaît pas du tout. Ça me gâche mon plaisir à jouer Eichmann. « L'action se passe au bord de la mer ». J'ai du mal à supporter ce genre de descriptions. Le calme. L'immobilité. Et puis Eichmann. Adolf Eichmann. Les trains qui partent. Les gens qui crient. Et puis : « L'action se passe au bord de la mer ». Les Russes, ils savent s'y prendre pour relier tout ça. Ils sortent du tunnel, il y a des cris et du sang et des lambeaux de chair humaine, ils hument l'air, ça sent le printemps, les fraises des bois, ma petite colombe, la souffrance et tout le tralala, les mystères, la lumière dans l'obscurité, l'esprit qui résiste au goulag. Et puis moi : un acteur suédois qui joue Eichmann, la banalité mystérieuse du mal ; comment vais-je pouvoir me supporter, comment vais-je m'expliquer que je supporte ça ; il va falloir que je m'efface pour ne pas être détruit. Quelle heure est-il ? Il ne doit pas être bien tard. Mais je ne suis déjà plus tout à fait à jeun, j'ai bu, dites-lui ça au Russe ; ça, vous pouvez le lui traduire, laissez tomber le reste, de toute façon il ne comprendra pas. Comment pourrait-il comprendre qu'on ne le comprend pas ? Il sait que c'est la cas, mais comment pourrait-il le comprendre ?

LA PRODUCTRICE DÉLÉGUÉE. – Tu pourrais quand même t'abstenir de boire pendant le travail.

MOI. – Tu n'as pas l'air soûl.

VIKTOR. – Je ne le suis pas. Je trouvais seulement que ça allait bien avec cette histoire russe. Mieux que l'horrible sobriété de l'horrible Eichmann.

Le Russe entre par la gauche, suivi du caméraman et de l'interprète. La productrice déléguée se lève, déplace les fauteuils. Je tends la lettre à Viktor. Nous commençons à répéter la scène de la lettre.

Scène 2 B

Viktor et moi répétons en silence la scène de la lettre. Le Russe s'approche, suivi de l'interprète.

LE RUSSE. – Ètot kadr troudnyï. Nado imet terpenie.

L'INTERPRÈTE. – C'est un plan très difficile ; il faut être patient.

Le Russe scrute d'abord le visage de Viktor, puis le mien. Je recommence à répéter, seul.

LE RUSSE. – Ty Eichmanna igraech v teatre, Viktor ?

L'INTERPRÈTE. – Il vous demande si vous jouez Eichmann au théâtre.

VIKTOR. – Mais il le sait.

L'INTERPRÈTE. – Da. Eichmann.

LE RUSSE. – Ah.

VIKTOR. – Pourquoi il me demande ça ?

LE RUSSE. – Excuse me.

Le Russe sort par la gauche. Le caméraman souffle sur la cassette pour la nettoyer.

VIKTOR. – Pourquoi il me demande ça ?

L'INTERPRÈTE. – Il s' imagine sans doute qu'il faut dire quelque chose pendant qu'il vous dévisage. Souvent il n'y pense pas. Il reste là à regarder.

MOI. – Mm, dit-il. Mmm. On ne sait jamais si c'est une critique ou une approbation. On est de l'argile entre les mains du créateur. C'est flatteur de participer à un processus de création. C'est moins flatteur d'être de l'argile.

VIKTOR. – De l'argile. Oui. Eichmann, c'est impossible à jouer, dit-on. Puis on le joue. Être Eichmann, c'est impossible. Eichmann, c'est une impossibilité. Puis tout d'un coup, quelqu'un est Eichmann. De l'argile.

L'INTERPRÈTE. – Dieu nous a abandonnés, et il ne reste plus que l'argile, dirait-il.

VIKTOR. – Qui ?

L'INTERPRÈTE. – Notre metteur en scène. Ou alors : Nous avons abandonné Dieu, et il ne reste plus que l'argile. Je ne sais pas.

MOI. – Qu'est-ce que vous ne savez pas ?

L'INTERPRÈTE. – Ce qu'il dirait. Notre metteur en scène.

VIKTOR. – On n'a qu'à le lui demander.

L'INTERPRÈTE. – Maintenant il n'a pas le temps. Il cherche des images.

Le Russe entre par la gauche.

LE RUSSE. – I'm sorry. Sonia ! Daje esli kamera tam, vy doljny igrat kak boudto kroupnyï plan.

L'INTERPRÈTE. – Même si je reste là-bas avec la caméra, vous devez jouer comme si c'était un gros plan.

LE RUSSE. – Ja znaïou, ia govorił mnogo raz, no povtoriou.

L'INTERPRÈTE. – Je sais que je l'ai déjà dit plusieurs fois, mais je le redis quand-même.

LE RUSSE. – Vy ne doljny raskryvat nikakikh sekretov v vacheï igre. Vy doljny raskryt tchelovetcheskie taïny.

L'INTERPRÈTE. – Il ne s'agit pas de dévoiler un quelconque secret à travers votre jeu. Il s'agit de dévoiler à quel point l'homme est plein de secrets.

VIKTOR. – Je peux poser une question ?

LE RUSSE. – Excuse me.

Le Russe sort par la droite.

LE CAMÉRAMAN. – Ia doljen dalche izmerit svet ? (Je dois continuer à mesurer la lumière ?)

VIKTOR. – Et voilà ! On n'a rien pu dévoiler du tout.

LE RUSSE, *criant*. – Sonia !

L'interprète sort en courant par la droite. Le caméraman indique nos places, à Viktor et à moi. Il mesure la lumière.

VIKTOR. – L'homme est plein de secrets. Mon Dieu, oui. Eichmann, Eichmann ! Comment était votre père, monsieur Eichmann ? Sévère ? Oui, il était sévère. Et c'est comme ça que six millions d'hommes sont partis en fumée. Comment est ton papa, mon petit ? Sévère ? Oui, il est tellement sévère. C'est pour ça que tu arraches des

plumes aux poules du voisin ? Je suis en colère contre papa. Nous avons un instrument pour exprimer les secrets des hommes ? Il a raison, le Russe. Tout ce que nous pouvons montrer, c'est que nous sommes pleins de secrets.

MOI. – Oui. Puis un beau jour il y a quelque chose qui se passe. Un miracle du Mal ou un miracle du Bien. On n'est pas responsables des miracles, seulement de ce qui les rend possibles. C'est le Russe qui me fait parler comme ça ?

VIKTOR. – C'est bien subtil, tout ça. Si c'est vrai ce que tu dis, on est au moins responsables du miracle du Mal.

Le Russe et l'interprète entrent par la droite.

LE RUSSE. – Vieni qua, Sonia. Vy doljny soblioudat nezavissimost vachykh kharakterov, ikh neprikosnovennost. Vy je ne piote stakan vody odinakovo. Vam ne nado...

L'INTERPRÈTE. – Mne perevesti? (Dois-je traduire ?)

LE RUSSE. – Da, konechno (Oui, bien sûr.)

L'INTERPRÈTE. – Vous devez respecter l'indépendance et l'intégrité des personnages. Vous deux, vous ne viderez pas un verre d'eau de la même manière. Chto-niboud echtchio ? (Ensuite, que vouliez-vous dire ?)

LE RUSSE. – Vam ne nado spetsialno pokazivat, no vy doljny znat ob ètom.

L'INTERPRÈTE. – Il n'est pas nécessaire d'en faire la démonstration, mais il faut en être conscients.

VIKTOR. – Nous aussi, on a lu Stanislavski.

LE RUSSE. – Stanislavkii, da. No ne vseгда delaech to, chto tchitaech.

L'INTERPRÈTE. – On n'obéit pas toujours à ce qu'on a lu.

VIKTOR. – C'est vrai.

L'INTERPRÈTE. – Èto verno.

LE RUSSE. – Potomou vy doljny ob ètom pomnit.

L'INTERPRÈTE. – Il dit que vous devez y réfléchir. Oui, c'est ce qu'il dit.

VIKTOR. – Parce qu'en plus il faut qu'on y réfléchisse ! Il ne nous en croit sans doute pas capables. Surtout, ne traduisez pas ça !

L'INTERPRÈTE. – Ne dites pas des choses que je ne dois pas traduire. Ça le rend méfiant. Et je le comprends.

LE RUSSE. – O tchom vy govorite ? (De quoi vous parlez ?)

L'INTERPRÈTE. – Nitchevo ossobenno. Nado doumat o tom chto delaech. (Rien d'important. De la nécessité de réfléchir à ce qu'on fait.)

VIKTOR. – De quoi vous parlez ? C'est à mon tour de devenir méfiant.

L'INTERPRÈTE. – Rien d'important. On parlait de ce que vous disiez.

LE RUSSE. – O tchom vy govorite ?

L'INTERPRÈTE. – Oh, mon Dieu !

LE RUSSE. - Va bene. Andiamo.

L'INTERPRÈTE. - Artistam idti s nami ? (Les acteurs doivent venir aussi ?)

LE RUSSE. - No, no, no, no.

L'INTERPRÈTE. - Vous pouvez rester ici.

Le Russe, l'interprète, le caméraman et la productrice déléguée sortent par la droite.

Scène 2 C

VIKTOR. - Sur les tournages on est habitué à attendre, je sais bien. Mais là...

Viktor et moi nous asseyons dans les fauteuils pliants.

MOI. - C'est la lumière. La lumière le rattrape et le laisse sur la touche. On dirait qu'il voudrait masquer tout ce foutu ciel d'été.

VIKTOR. - Et il y a trop de vent ! Il n'y a pas de vent en Russie ?

MOI. - Si, il y en a. Mais là-bas, le vent ne le harcèle pas. Il attend le silence. Ici, on n'est pas doué pour l'attente.

VIKTOR. - On passe des heures à attendre. On attend que les heures passent. On devrait faire de coupes dans Eichmann. Il radote. Il passe des heures à radoter. Je me demande si Eichmann faisait des heures sup.

MOI. - Il ne faut pas tout mélanger.

VIKTOR. - Il ne faut pas nous plus tout séparer.

MOI. - C'est vrai.

VIKTOR. - Il faut vivre avec son désordre.

Nous essayons de nous installer plus confortablement.

MOI. - Si on essayait de dormir un peu pendant qu'il s'agite ?

VIKTOR. - Il y a les oiseaux, le vent. Il fait un peu froid aussi.

Scène 3

Le Russe entre par la droite. Il contemple les acteurs endormis. Puis il sort par la droite. Il revient, accompagné de l'interprète, de la productrice déléguée et de Lotti. Le caméraman reste à l'arrière-plan.

LE RUSSE. – Repetitsia !

L'INTERPRÈTE. – Il insiste pour qu'on respecte les consignes de la production.

LA PRODUCTRICE DÉLÉGUÉE. – Seigneur Dieu !

L'INTERPRÈTE. – La production a de lourdes responsabilités. Nous ne pouvons pas nous permettre de gaspiller du temps, dit-il.

L'interprète dispose les fauteuils en cercle.

LE RUSSE. – Repetitsia !

MOI. – Qu'est-ce qu'il veut qu'on répète ?

L'INTERPRÈTE. – La séquence quatorze.

LOTTI. – Quatorze ?

Lotti sort en courant par la droite pour chercher son scénario.

VIKTOR. – Mais on doit tourner ça dans trois semaines.

L'INTERPRÈTE. – Nous allons nous asseoir en cercle et lire le texte. Il veut entendre la musique de la langue suédoise. Il dit que c'est une langue faite pour les acteurs et les poètes.

VIKTOR. – Et le russe, c'est fait pour...

L'INTERPRÈTE. – Viktor sprachyvaet a dlia kovo russkii ? (Viktor se demande pour qui est faite la langue russe.)

LE RUSSE. – Doucha. Anima. Repetitsia !

VIKTOR. – C'est moi qui commence ? « La nuit descend imperceptiblement. La nuit existe-t-elle ? » Quelle question !

LE RUSSE. – Lotti ! To je samoe. Surpris !

L'INTERPRÈTE. – Vous allez jouer la surprise. Même réplique.

LOTTI. – « La nuit descend imperceptiblement. La nuit existe-t-elle ? »

LE RUSSE. – Aggression !

MOI. – « La nuit descend imperceptiblement. La nuit existe-t-elle ? »

LE RUSSE. – Stupendo ! Viktor ! To je samoe ! S liuboviou !

L'INTERPRÈTE. – Même réplique. Avec tendresse.

VIKTOR. – « La nuit descend imperceptiblement. La nuit existe-t-elle ? » Tout ça est complètement fou !

LA PRODUCTRICE DÉLÉGUÉE. – Moi je trouve ça beau. Mais ce n'est pas mon problème.

LE RUSSE. – Molto bello. Molto talento. Amo gli attori.

MOI. – Quelle expression voulez-vous ?

LE RUSSE. – Nitchevo. (Aucune.) Merci ! Grazie a tutti.

VIKTOR. – Mais...

LE RUSSE. – La signora produzione e Sonia ! Andiamo !

Le Russe, l'interprète, la productrice déléguée et la maquilleuse sortent par la droite.

VIKTOR. – Et voilà ! (*Lotti sort par la droite.*) Et nous, on reste là. Avec nos expressions géniales. Face à la nature. Où elles s'envolent comme elles peuvent pendant que le créateur lui-même s'agite et nous rend de plus en plus impuissants.

Viktor sort par la droite.

Scène 4

J'approche un autre fauteuil du mien, j'y pose les pieds, je somnole.

Jet de sable.

Le Russe entre par la gauche. Il me regarde dans le viseur.

LE RUSSE. - Le milieu. La verticale. Il y a un ordre. Il y a des lois. Je veux des séquences longues.

MOI. - Je comprends.

LE RUSSE. - Ma caméra est tout près de toi. Ne remue pas la tête. Je bouge la caméra.

MOI. - Je comprends.

Je me lève du fauteuil, je m'approche du Russe.

LE RUSSE. - Tu fais des grimaces. Pourquoi fais-tu des grimaces ? Tu n'as pas l'air sincère. Tu es timide ? Il ne faut pas être timide, quand on est timide on n'est pas sincère.

MOI. - Je comprends.

LE RUSSE. - Pourquoi dis-tu tout le temps « je comprends » ? Ça me perturbe.

MOI. - Je ne comprends pas.

LE RUSSE. - C'est comme si tout ce que je disais allait de soi. Comme si ça n'avait pas besoin d'être remis en question. Je ne crois pas du tout que nous nous comprenons, toi et moi. Nous ne pouvons que nous deviner. Tu ne connais pas ma langue, tu ne sais même pas comment on épèle le nom de Pouchkine, mais dès que j'ouvre la bouche tu dis que tu comprends. C'est de la paresse. Tu ne fais aucun

effort. Je ne peux pas travailler avec des gens qui ne font pas d'efforts. On n'arrête pas de me dire à quel point les choses coûtent cher, mais vous, vous ne faites pas d'efforts. Vous vous contentez de comprendre. Je ne comprends pas.

MOI. - Tu n'as qu'à regarder ce qu'on fait. Après, tu pourras nous dire si on a compris ou pas.

LE RUSSE. - Quand je dis quelque chose, je veux sentir vos efforts.

MOI. - D'accord, on va faire des efforts.

LE RUSSE. - Pourquoi as-tu si peur de discuter avec moi ?

MOI. - Je n'ai pas peur de discuter avec toi.

LE RUSSE. - Là encore tu réponds sans réfléchir. C'est blessant. Tu te fous de moi. Tu n'es pas avec moi. Tu tournes autour de moi pour m'observer. Vous n'avez pas l'habitude des étrangers dans ce pays. C'est un petit pays. Dans un petit pays, faut-il que tout le monde soit pareil ?

MOI. - Quand on arrive dans un pays, on remarque d'abord les ressemblances entre les gens. Il faut du temps pour s'apercevoir à quel point ils sont dissemblables.

LE RUSSE. - Oui, oui, c'est peut-être vrai.

MOI. - Tu as l'air fatigué.

LE RUSSE. - Je ne suis jamais fatigué. Pas quand je travaille.

MOI. - Tu es mécontent ?

LE RUSSE. – Non, non, non.

MOI. – Tu es sincère ?

LE RUSSE. – Toujours.

MOI. – Là, je ne te crois pas.

LE RUSSE. – Ah bon ?

MOI. – Toi aussi tu es peut-être timide. Et alors tu n'es pas sincère.

LE RUSSE. – Ah non. Ce coup-là, ça ne marche pas.

MOI. – Sûr ?

LE RUSSE. – Tu essaies de t'en sortir en faisant comme moi. Je ne suis pas comme toi. Tu tires des conclusions sur moi à partir de toi-même.

MOI. – Comment faire, sinon ?

LE RUSSE. – Dans ce pays vous n'aimez pas vos parents. Vous les analysez. Vous les analysez comme si c'étaient de parfaits étrangers. Vous n'êtes pas enfants.

MOI. – Nous sommes quoi, alors ?

LE RUSSE. – Les rapports de famille, vous les regardez de loin. L'amour, vous ne le voyez pas. L'amour, il faut le voir.

MOI. – Et nous en sommes incapables ?

LE RUSSE. - L'amour, vous ne le voyez pas comme une liberté. Vous le voyez comme une servitude. Vous ne voulez pas être enfants. Dans ce pays, vous n'aimez pas vos parents.

MOI. - Tu viens de le dire.

LE RUSSE. - Tu es blessé. Je te blesse. Je blesse ton peuple.

MOI. - Dans ce pays, on ne s'exprimerait jamais comme ça.

LE RUSSE. - Pourquoi souris-tu dans notre film quand tu prononces le mot bonheur ? Le bonheur, ce n'est pas du coca-cola, ce n'est pas un shampoing. Le bonheur, c'est sérieux, puisque la vie est à la fois tragique et comique. Si la vie était soit tragique, soit comique, vous pourriez sourire en prononçant le mot bonheur.

MOI. - Je ne comprends pas.

LE RUSSE. - En effet.

MOI. - Pourquoi es-tu ici ?

LE RUSSE. - Tu le sais.

MOI. - Mais pourquoi ici, précisément ? Rien n'est comme il faut, rien ne te convient.

LE RUSSE. - Le paysage me plaît beaucoup. Tu me plais beaucoup.

MOI. - Mais je ne te conviens pas. Tu regardes mon visage comme si tu y cherchais autre chose, quelqu'un d'autre.

LE RUSSE. - Il faut toujours chercher.

MOI. - Oui, oui. Mais si tu ne trouves pas ce qu'il te faut ? Tu dis tout le temps que j'en fais trop. Tu n'aimes pas mes expressions. Tout ce que j'arrive à exprimer, c'est que je ne t'ai pas compris. Je n'arrive pas à être une personne, je ne suis que l'image de cette personne. Puis tu me dis d'être sincère. De ne pas être timide ! Tu me brimes !

LE RUSSE. - C'est bien. Il faut être brimé.

MOI. - Merde, tu me fatigues.

LE RUSSE. - C'est bien. Il faut être fatigué. Dans votre pays il ne s'est pas passé grand-chose. Quand il se passe beaucoup de choses, ça laisse des traces sur le visage, et non pas des grimaces. Vous faites des grimaces parce que rien ne vous a marqués. Quand l'horreur arrive, l'expression s'éteint et les traces apparaissent. Vos visages sont comme des savonnettes.

MOI. - Et tu voudrais que j'aie encore un restant de confiance en moi pour affronter la caméra ! Une savonnette !

LE RUSSE. - Mais réponds-moi enfin ! Donne-moi une expression qui ne soit pas une grimace !

MOI. - Dans ce pays, nous ne nous exprimons pas, nous faisons des grimaces ! Tu travailles ici. Tu travailles avec nous. Il faut accepter nos conditions !

LE RUSSE. - Quelles conditions ? Votre suffisance, votre coquetterie ? Pourquoi fais-tu semblant de croire que je suis là pour me faire plaisir ? Tu ne vois donc pas que je suis là pour toi ?

MOI. - Pour que j'arrive à me débarrasser de mes grimaces ?

LE RUSSE. – Oui. Tu ne veux pas ? Tu ne veux pas être transformé ? Tous ceux qui viennent chez vous doivent s'adapter. Vous me regardez comme un idiot parce que j'ignore vos règles et vos exceptions. Alors que personne ne me les a expliquées !

MOI. – Tu es là alors que tu voudrais être ailleurs. Et tu n'arrêtes pas de me le faire sentir !

LE RUSSE. – Je suis dans votre paysage et je le fais mien. Il est à moi. Il me possède. Je dois le conquérir comme il me conquiert, avec ma caméra je dois le faire mien. Et je voudrais te conquérir aussi, mais tu ne t'abandonnes pas, tu résistes parce que tu ne comprends pas, parce que tu es ignorant.

MOI. – Tu es trop agressif.

LE RUSSE. – C'est avec tristesse que je parle de ton ignorance. Pas avec agressivité. Pourquoi ne veux-tu pas apprendre, pourquoi ne veux-tu pas évoluer ? Pourquoi veux-tu seulement que je t'admire ? Je t'admire. Seulement, je ne veux pas constamment faire état de mon admiration. Pourquoi ne me demandes-tu rien d'autre ? Tu n'as aucun respect pour le processus créateur. Tout ce que tu veux, c'est que nous nous confirmions mutuellement.

MOI. – Je sais que je fais partie de ton processus de création.

LE RUSSE. – Tu n'as aucun respect pour moi.

MOI. – Mais puisque je te dis que je fais partie de ton processus de création !

LE RUSSE. – Tu le dis comme si ça ne te suffisait pas, comme si c'était humiliant. Je n'appelle pas ça du respect. Tu ne me respectes pas.

MOI. – Le respect, c'est si important que ça ?

LE RUSSE. – Oui. Il faut respecter les êtres humain.

MOI. – Toi, tu es un être humain. Et moi, je ne le suis pas.

LE RUSSE. – Je te respecte. Cher ami, le respect, ce n'est pas l'obéissance. Le respect, c'est la révolte, le sérieux, le dévouement, c'est agir en fonction de l'autre, c'est se conduire avec générosité.

MOI. – Là, je crois qu'on t'a mal traduit.

LE RUSSE. – Pas du tout. Je n'ai pas envie de parler le langage normalisé de ton imaginaire. Je ne me conforme pas à tes pensées.

MOI. – Très bien. Parfait. Je vais me conduire avec générosité.

LE RUSSE. – Je vois que tu veux mettre fin à cet entretien. L'entretien est donc terminé.

Scène 5

Lotti entre par la droite avec un tuyau d'arrosage dont elle fait gicler l'eau. Elle serre ses chaussures rouges sous le bras.

LE RUSSE. – Niet, niet.

LOTTI. – Mais ça m'amuse !

LE RUSSE. – Niet !

LOTTI. – Qu'est-ce que ça peut faire si on est un peu mouillé ? Ce n'est pas grave. Je fais attention aux vêtements.

Le Russe s'empare du tuyau d'arrosage. La productrice déléguée entre par la droite, pose une paire de bottes jaunes par terre, puis ressort. La maquilleuse entre par la gauche avec une autre paire de bottes, puis ressort.

MOI. – Il veut jouer lui aussi.

LOTTI. – Et moi je veux jouer avec lui.

MOI. – Pour lui, c'est du sérieux.

Viktor entre par la droite.

VIKTOR. – Lotti !

LOTTI. – Dans la vie il faut défendre son terrain de jeu.

Viktor s'assied à côté de moi.

LOTTI. – Dans l'argile. Sur la scène. Devant la caméra. Je ne comprends pas pourquoi je suis obsédée par ça. Pourquoi je ne veux pas autre chose. J'aimerais vouloir autre chose. Quand je ne travaille pas, je me sens vide, je suis incapable d'attendre. Je ne tiens pas en place. Il faut que ça se passe tout de suite. Ce que je ferai dans deux mois, je m'en fous. Je ne veux pas être actrice. Et je ne veux rien d'autre.

VIKTOR. – Et tu te retournes comme un vêtement. Mais regarde ! Il n'est pas vide.

LOTTI. – Non. D'accord. On va le laisser jouer avec sa gadoue.

MOI. – Il adore l'eau, les mares, la vase. Il est le seul à savoir ce qu'il faut faire avec l'eau. Il veut tout faire lui-même. Il voudrait même jouer tous les personnages.

Je me lève, ramasse une paire de bottes et sors par la gauche.

VIKTOR. – Tous les réalisateurs veulent ça. Il sont jaloux des acteurs.

LOTTI. – Et les acteurs sont jaloux des réalisateurs. Quel métier !

VIKTOR. – Tu n'as pas encore l'âge de gémir comme ça.

LOTTI. – Il n'y a pas d'âge pour se plaindre.

Elle s'assied.

VIKTOR. – Je ne parle pas de se plaindre. Je parle de gémir.

LOTTI. – Parce qu'à ton âge on a le droit de le faire ?

VIKTOR. – Je ne parle pas de droits. Je parle de biologie, de physique, de la vie.

LOTTI. – Quels mots !

Viktor enlève ses chaussures et ses chaussettes.

VIKTOR. - Ça vient de ma nouvelle expérience russe.

LOTTI. - Il ne m'aime pas. Il méprise les femmes.

VIKTOR. - Je ne sais pas. Il pense manifestement que vous avez abandonné les rôles qui sont véritablement les vôtres.

LOTTI. - D'épouse et de mère.

VIKTOR. - C'est ce que j'imagine.

LOTTI. - Quoi qu'il en soit, il ne peut pas se passer d'actrices. C'est bien dommage pour lui, mais c'est comme ça !

Lotti enlève ses bottes et montre ses jolis pieds.

VIKTOR. - Ce n'est pas contre moi que tu devrais te fâcher.

LOTTI. - Vous êtes tous pareils ! Vous n'arrêtez pas de faire semblant. Vous vous accommodez très bien de lui. Vous pouvez vous sentir supérieurs à lui grâce à votre largeur d'esprit, et en même temps vous vous moquez de ses préjugés. En réalité, vous êtes absolument ravis.

VIKTOR. - Qui c'est, « vous » ?

LOTTI. - Si tu veux que je te réponde, la liste risque d'être longue.

VIKTOR. - Vas-y alors ! Ça nous fera un jeu de société pour passer le temps.

LOTTI. – Un jeu de société !

VIKTOR. – Un divertissement.

LOTTI. – Un divertissement !

VIKTOR. – Appelle ça comme tu voudras.

LOTTI. – De la misogynie !

VIKTOR. – Arrête, enfin !

Il prend ses chaussures, ses chaussettes et son sac et grimpe sur une pierre pour se mettre hors de l'eau.

LOTTI. – Un jeu de société ! Un divertissement ! De la misogynie !

VIKTOR. – Lotti !

Lotti patauge dans l'eau et vient se planter devant le Russe. Puis elle grimpe sur une pierre et s'approche de Viktor. Elle le prend dans ses bras.

LOTTI. – Oui, je pense qu'il est meilleur que vous. Plus franc.

VIKTOR. – S'il te plaît, arrête de nous mettre tous dans le même sac.

LOTTI. – Vous êtes absolument ravis !

VIKTOR. – Argumenter, c'est quand même important !

LOTTI. – C'est ce que vous faites ?

J'entre avec une paire de bottes pour Viktor. J'aide Lotti à descendre de sa pierre.

MOI. - Vous n'allez pas vous brouiller à cause de lui.

LOTTI. - On ne va pas se brouiller. On discute. Et si c'est à propos du Russe, où est le problème ? Ça blesse ta vanité ?

Le caméraman, l'interprète, la productrice déléguée et la maquilleuse entrent par la droite. L'interprète apporte un petit tabouret.

MOI. - Je croyais que c'était toi qui était blessée ? À cause de son jugement sur les femmes.

LOTTI. - Faut-il vraiment que je sois éternellement le porte-parole de mon sexe ?

MOI. - Pas du tout. On arrête.

VIKTOR. - On arrête.

LOTTI. - On arrête.

Viktor enfiler les bottes en caoutchouc.

VIKTOR. - Tu deviens complètement névrosée à force de jouer des pièces psychologiques.

LOTTI. - C'est vrai.

VIKTOR. - Tu t'engues dans le privé.

LOTTI. – Tout le monde ne peut pas jouer Eichmann.

VIKTOR. – Sans doute pas.

Viktor rejoint le plateau de tournage. Le caméraman prend des mesures. Lotti dérange tout le monde. Le Russe s'approche de la caméra.

LOTTI. – Mais là aussi, il y a probablement toute une bouillie psychanalytique. La perspective historique ne protège pas contre le privé, si c'est ça que tu imagines. Je t'ai vu. Tu es très bien, je ne dis pas le contraire. Mais ça reste un portrait. Avec des traits humains bien dessinés. Moi je voudrais qu'on me l'explique, Eichmann, pas qu'on m'en fasse un portrait. Un portrait qui pourrait figurer dans l'album de tes prestations scéniques. Eichmann.

Viktor et moi répétons la scène de la lettre. Lotti se poste entre nous.

VIKTOR. – On ne peut pas expliquer Eichmann. On peut seulement en faire un portrait. Ils étaient tout ce qu'il y a d'humains, ces gens qui ont massacré les juifs. Tu voudrais en faire des cas extrêmes, des cas d'exception, des cas inexplicables. Du coup, tu évacues le problème.

LOTTI. – Oui, c'est vrai. Mais ce n'est pas parce que tu joues Eichmann que tu ne fais pas pareil. Quel truc de fou d'entrer en scène et d'imaginer qu'on va représenter Eichmann ! L'art, c'est de savoir se limiter. Mon vieux maître a dû dire quelque chose comme ça.

MOI. – L'art n'a pas de limites, disait mon vieux maître à moi.

VIKTOR. – L'art, ça vient de « science », de « savoir », disait le mien.

LOTTI. – Alors, que sais-tu d'Eichmann ?

Viktor s'éloigne de Lotti et moi, et rejoint les autres autour de la caméra.

MOI. - Il faut dépenser beaucoup d'énergie pour découvrir ce que pensaient nos vieux maîtres.

LOTTI. - Il faut dépenser beaucoup d'énergie pour découvrir ce que pensent les autres.

MOI. - Et pour découvrir ce qu'on pense soi-même.

LOTTI. - La vie entière n'est qu'un immense projet de recherche. *(Je vais chercher les bottes de Lotti. Elle s'appuie sur moi pour les enfiler, tout en continuant de parler.)* C'est ce que je ressens au contact du Russe. Parfois je me dis que ses recherches s'orientent vers tout ce qui est obscur. Parfois j'en ai la tête qui me tourne. Son côté solennel remue mon enfance. Son côté ludique remue ma jeunesse. Il creuse des trous d'inquiétude dans mon âme affamée. Je résiste. Il voit que je résiste. Il me méprise. Ensuite il se fera indulgent. Le prochain pas, ce sera la tendresse. La tendresse.

Scène 6

Le Russe est au fond, parlant en russe avec l'équipe et les acteurs qui entourent la caméra. Je suis seul devant les rochers.

LE RUSSE. – Nado imet terpenie. Ètot kadr troudnyï. Kino èto otriesok vremeni. Chto takoïe kadr ? Èto zafiksirovannyï moment. Ot tovo my ichtchem. Nach film boudet otchen khorochym. Vy vsie otchen talantlivye.

(Il faut être patient. C'est un plan très difficile. Le cinéma, c'est un morceau de temps. Qu'est-ce qu'une prise ? Une manière de fixer un moment du réel. C'est pourquoi il faut nous appliquer. Notre film va être très bien. Vous avez tous beaucoup de talent.)

MOI. – Sonia, demandez-lui pourquoi il y a toute cette flotte. La flotte, ça signifie quoi ?

L'INTERPRÈTE. – C'est la question que tout le monde pose.

MOI. – Maintenant c'est moi qui la pose.

L'INTERPRÈTE. – Oni sprachyvaïout chto znatchit voda ?

LE RUSSE. – Nitchevo. Niente.

MOI. – Ah. C'est intelligent. En somme, ça ne symbolise rien.

LE RUSSE. – Nothing.

Le Russe sort par la droite avec le caméraman, qui lui parle en russe. L'interprète, Viktor et la maquilleuse les suivent.

LA PRODUCTRICE DÉLÉGUÉE. – Qu'est-ce qui se passe ?

MOI. – Nothing.

L'interprète revient.

LA PRODUCTRICE DÉLÉGUÉE. – Qu'est-ce qui se passe ?

L'INTERPRÈTE. – Je ne sais pas.

LA PRODUCTRICE DÉLÉGUÉE. – Je n'ai pas l'impression qu'il se passe quoi que ce soit !

Lotti sort par la droite.

L'INTERPRÈTE. – Moi non plus.

LA PRODUCTRICE DÉLÉGUÉE. – Et si vous le lui demandiez ?

L'INTERPRÈTE. – Si je lui demandais quoi ?

LA PRODUCTRICE DÉLÉGUÉE. – Ce qui se passe.

L'INTERPRÈTE. – Mais il ne se passe rien.

Je m'assieds sur une pierre.

LA PRODUCTRICE DÉLÉGUÉE. – On pourrait peut-être lui demander pourquoi il ne se passe rien.

L'INTERPRÈTE. – Vous voulez qui je lui demande ça ?

LA PRODUCTRICE DÉLÉGUÉE. – C'est ce que je suggère.

L'INTERPRÈTE. – De votre part ?

LA PRODUCTRICE DÉLÉGUÉE. – Ça va le rendre fou !

La productrice déléguée se dirige vers les fauteuils, commence à les replier.

L'INTERPRÈTE. – Alors il vaut peut-être mieux pas ?

LA PRODUCTRICE DÉLÉGUÉE. – De toute manière il est déjà fou.

L'INTERPRÈTE. – Vous trouvez vraiment qu'il est fou ?

LA PRODUCTRICE DÉLÉGUÉE. – Oh, c'est une façon de parler. Il faut être attentif aux nuances.

L'INTERPRÈTE. – Et quelle nuance souhaitiez-vous employer ?

LA PRODUCTRICE DÉLÉGUÉE. – Arrêtons de nous engueuler ! Il s'agit de faire en sorte qu'il se mette au boulot !

L'INTERPRÈTE. – Ce n'est pas mon problème.

LA PRODUCTRICE DÉLÉGUÉE. – En effet, c'est le mien. Seulement, je ne sais plus quoi faire pour le résoudre. Quand j'essaie de l'interroger sur ce qui va se passer dans le quart d'heure qui suit, il fait mine de considérer que je fous en l'air son film. Catastrophe ! Sabotage ! Une bombe anti-artistique qui fait sauter sa géniale planète. Mais quand il est pris d'un accès de créativité, il faut que tout le monde soit là ! Par moments je déteste l'art. Mais c'est l'art qui me fait vivre. C'est moche de vivre de l'art quand on n'est pas artiste. Tout le monde a l'air de penser qu'on n'y comprend

rien. Mais si ça se trouve, c'est justement parce qu'on n'y comprend rien qu'ils font appel à nous. En tout cas, j'ai remarqué que dès que je commence à comprendre quelque chose, il ne se passe plus rien. Plus rien ! Le monde et la production s'arrêtent, en plein recueillement.

Lotti entre par le droite, va s'asseoir sur le plateau à côté de la caméra.

LA PRODUCTRICE DÉLÉGUÉE. – Je peux faire une proposition ? Si on allait toutes les deux exiger une réponse de sa part, histoire de remettre en marche et le monde et l'art et la production ?

L'interprète fait mine de sortir. La productrice déléguée l'en empêche.

LA PRODUCTRICE DÉLÉGUÉE. – Attendez ! Je ne sais pas. Ma comptabilité dit oui, mais mes pieds disent non. On va attendre un peu.

L'INTERPRÈTE. – En Russie on lui donne autant de temps qu'il veut. Dit-il.

LA PRODUCTRICE DÉLÉGUÉE. – Ailleurs, on leur donne toujours autant de temps qu'il veulent, à tous les réalisateurs. Alors, son quota, il l'a déjà obtenu. En Russie.

L'INTERPRÈTE. – Qu'est-ce qu'on fait ?

LA PRODUCTRICE DÉLÉGUÉE. – On attend.

Elles attendent un moment. Puis elles replient les fauteuils et sortent par la droite.

Scène 7

Je suis assis sur une pierre. Lotti patauge dans l'eau.

MOI. – Tu as froid ? *(Silence.)* Lotti ! Je te demande si tu as froid.

LOTTI. – Non, je n'ai pas froid. Pourtant, il ne fait pas chaud.

MOI. – Tu n'arrêtes pas de regarder le Russe. Ça pourrait blesser les gens qui t'entourent.

LOTTI. – C'est possible, oui.

MOI. – À quoi penses-tu ?

LOTTI. – À toutes sortes de choses. À ce que je fais là, en ce moment. Tu te pousses un peu ? *(Elle s'assied à califourchon à côté de la pierre ou je suis installé.)* Le Russe, il dit : la vita e molto strana. Bien. La vie est étrange. C'est vrai. Mais dans sa bouche, ça devient vrai d'une manière tout à fait surprenante. Comme si c'était un constat tout neuf. Si toi tu dis que la vie est étrange, ça n'est que du bruit. C'est usé. Prétentieux. *(Je me lève et m'éloigne de Lotti. Elle me suit.)* Tu me fais penser à toi, et non pas à la vie. Tu deviens banal, et l'étrangeté de la vie devient un cliché. Pourquoi le Russe arrive-t-il à le dire comme si c'était une vérité toute neuve ? C'est parce qu'il a une âme ?

MOI. – Et moi je n'en ai pas ? Qui c'est qui est banal, maintenant ?

LOTTI. – Je comprends.

MOI. – La vérité, c'est que le Russe a une âme, et moi pas.

LOTTI. – Oh, arrête ! La vraie question, c'est de savoir ce qu'on en fait.

MOI. - Eh oui !

LOTTI. - Qu'est-ce que je fais de mon âme ? Pourquoi le Russe peut-il poser ces questions-là ? Pourquoi nous, on ne peut pas ? Pourquoi est-ce que nous, on est ridicules quand on pose ces questions-là, et pas le Russe ?

MOI. - Moi je le trouve assez ridicule par moments.

LOTTI. - Ah bon.

MOI. - Je t'ai fait de la peine ?

LOTTI. - Oui.

MOI. - Allons.

LOTTI. - Je sais bien qu'il faut garder son sens critique. Mais est-ce vraiment indispensable tout le temps ?

MOI. - Tu nous joues l'un contre l'autre.

LOTTI. - Pas du tout. Mais il donne une autre couleur à mon expérience.

MOI. - À ton expérience avec moi ?

LOTTI. - À ça aussi.

MOI. - Gare à toi si tu ne veux pas que je pense du mal du Russe.

LOTTI. - Gare à toi si tu penses du mal du Russe.

MOI. – D'accord.

LOTTI. – Parce que là, tout ce que tu voudrais taire va remonter à la surface. Qu'est-ce qu'il vient faire ici ? Il n'a pas à venir nous critiquer. S'il veut rester ici, qu'il accepte nos conditions. S'il n'est pas content, qu'il rentre chez lui. S'il ne peut pas rentrer chez lui, c'est peut-être de sa faute. Et cætera.

MOI. – Tu m'accuses ?

LOTTI. – Toi et moi et tout le monde.

MOI. – Je ne me sens pas visé.

LOTTI. – Quand je le vois, je me dis que dans ce pays on a fait du mot « âme » un gros mot.

MOI. – On ne peut pas voir un étranger dans ce pays sans lui reprocher quelque chose ? Ou sans nous reprocher quelque chose à nous-mêmes ?

LOTTI. – Sans lui reprocher quelque choses ?

MOI. – Ou sans le sous-estimer.

LOTTI. – Par moment tu as l'air de penser qu'on le surestime.

Je pousse Lotti à l'eau, mais j'y tombe aussi et j'en répands partout.

MOI. – Mon Dieu, ce que je peux en avoir marre de toi ! Mon Dieu, ce que je peux en avoir marre de moi ! Mon Dieu, ce que je peux en avoir marre de lui ! Mon Dieu, ce que je peux en avoir marre !

LOTTI. – Il est tard. Il est tard dans la nuit. On a beaucoup attendu. Il fait froid.

MOI. – Tu disais que tu n'avais pas froid.

LOTTI. – C'est ce que je disais, oui.

MOI. – Mais maintenant tu as froid.

LOTTI. – Oui.

MOI. – On est vraiment dans la merde ! Et la production n'a même pas prévu d'infirmier. Si on tombe malade, ils vont se dire que c'est de notre faute. Ils disent qu'on est trop gâtés. C'est un métier cruel. Si j'ai un rhume, ça coûte cher. Mais cette fois-ci, ils sont tellement radins qu'ils prennent des risques. Et ils font croire au Russe que c'est comme ça que ça se passe en Suède. Dès qu'on prononce le mot Suède, le Russe n'ose plus rien dire. Il va tout de suite croire que c'est une particularité nationale de rendre les acteurs enrhumés. Et les particularités nationales, on doit les respecter. C'est son évangile. Quand on parle de pouvoir d'achat, il trouve ça stupide. Quand on parle de syndicat, il trouve ça stupide. Pour ne rien dire de notre formation, de nos connaissances, de notre philosophie. La Suède. En Suède, rien n'est bien, sauf la Suède.

LOTTI. – Tu essaies de te réchauffer ?

MOI. – Oui. Qu'est-ce qu'il cherche ?

Le caméraman traverse la scène d'un pas rapide et sort par la gauche.

Scène 8

La productrice déléguée, Viktor, l'interprète et la maquilleuse entrent par la droite avec des fauteuils pliants. Ils portent tous des vestes épaisses.

LA PRODUCTRICE DÉLÉGUÉE. – Qu'est-ce qu'il cherche ?

VIKTOR. – Nous, peut-être. Parfois il me cherche alors que je suis à deux mètres de lui.

LA PRODUCTRICE DÉLÉGUÉE. – Et il te trouve ? Le petit Russe cherche.

LOTTI. – Oui.

LA PRODUCTRICE DÉLÉGUÉE. – Le petit Russe crée.

LOTTI. – Oui.

LA PRODUCTRICE DÉLÉGUÉE. – Et moi je suis là.

LOTTI. – Oui. Et je trouve ça très bien. Et nous, on attend, et je trouve ça très bien.

LA PRODUCTRICE DÉLÉGUÉE. Oui. Et mon boulot, c'est de ne pas être d'accord avec toi. C'est le côté le moins noble de l'activité artistique.

J'émerge de l'eau et sors par la droite.

LOTTI. – De quoi tu te plains ? Tu as un bon boulot, tu es bien payée. Tu nous emmerdes avec ton manque de confiance devant tout ce qui est créatif ! Ne fais pas semblant de croire que sans toi on n'aurait pas de travail ! Alors que sans nous, c'est

toi qui serais au chômage ! Et pour l'amour du ciel, ne l'appelle pas le petit Russe ! Arrête de le rapetisser pour te donner de l'assurance !

LA PRODUCTRICE DÉLÉGUÉE. – Mais qu'est-ce qui te prend ? Qu'est-ce que j'ai dit ?

Viktor passe un peignoir à Lotti et l'aide à se débarrasser de ses vêtements mouillés.

VIKTOR. – Arrête, Lotti...

L'interprète dispose les fauteuils en rang devant les pierres.

LOTTI. – Je ne supporte pas cette manie de tout rapetisser. Le petit Russe ! Le petit Russe crée ! Et après, vous vous promenez dans les festivals en citant son prénom, vous vous vantez de son amitié et du rôle décisif que vous avez joué. « Créer » est devenu un gros mot. Un des plus grands cinéastes de notre temps devient le « petit Russe » ; comme ça on peut continuer nos marchandages sordides. Vous détestez les créateurs ! Vous cherchez à les humilier !

LA PRODUCTRICE DÉLÉGUÉE. – Je pense que tu devrais te calmer.

Elle s'assied.

LOTTI. – Ça, je n'en doute pas un instant !

LA PRODUCTRICE DÉLÉGUÉE. – C'est quand même nous qui l'avons fait venir !

Viktor tend la robe mouillée de Lotti à la maquilleuse. Lotti enlève son slip et l'essore.

LOTTI. – C'est lui qui est venu ! Qui c'est, nous ? Moi, je ne l'ai pas fait venir. C'est lui qui est venu vers moi. C'est fabuleux ! Tu n'arrives pas à te faire entrer ça dans la crâne !

LA PRODUCTRICE DÉLÉGUÉE. - Je pense qu'on ferait mieux d'arrêter cette conversation.

VIKTOR. - On est tous un peu fatigués.

LOTTI. - Moi je ne suis pas fatiguée !

L'interprète s'est enveloppée d'une couverture. Elle s'assied à côté de la productrice déléguée.

LA PRODUCTRICE DÉLÉGUÉE. - Moi, si ! Mais je suppose que je n'ai pas voix au chapitre !

J'entre par la droite, habillé de vêtements secs.

LOTTI. - C'est ça ! Plains-toi devant tout le monde ! Vas-y de tes pleurnicheries ! Profite de la présence de gens qui sont prêts à s'apitoyer sur ton sort ! Espèce de tire-larmes, va !

LA PRODUCTRICE DÉLÉGUÉE. - Évidemment, il n'y a que les artistes qui ont le droit d'avoir des sentiments !

LOTTI. - Pas du tout ! Parlons-en, de tes sentiments ! Tu as gagné.

VIKTOR. - En réalité on est tous d'accord...

LOTTI. - Bien sûr, Eichmann !

VIKTOR. - Arrête ! C'est un grand cinéaste. Ce n'est pas drôle d'attendre. Oui, je sais, ça coûte cher aussi. On est énervés et fatigués, et on est tous d'accord. Alors ne mêle

pas Eichmann à ça. Je ne vais quand même pas mesurer n'importe quel petit conflit de merde à l'aune d'Eichmann ! D'ailleurs, je ne comprends pas ce que tu veux dire.

LOTTI. - Eichmann aussi disait que tout le monde était d'accord.

VIKTOR. - Ah bon ?

LOTTI. - Débarrassons-nous du petit Russe !

VIKTOR. - Là, tu frises l'hystérie.

LOTTI. - Arrête de pleurnicher !

LA PRODUCTRICE DÉLÉGUÉE. - Je pleurniche si j'en ai envie !

LOTTI. - Alors pleurniche !

LA PRODUCTRICE DÉLÉGUÉE. - Je n'en ai pas du tout l'intention. Je ne te ferai pas ce plaisir.

LOTTI. - Je trouve que tu en fais trop.

Le caméraman entre par la gauche, traverse la scène et sort par la droite. L'interprète se lève et le suit.

L'interprète rentre par la droite.

L'INTERPRÈTE. - Il vous demande d'être patients. Il dit que ça commence à s'éclaircir.

LA PRODUCTRICE DÉLÉGUÉE. - Je vais devenir folle !

L'INTERPRÈTE. - Je ne sais pas si c'est de la lumière qu'il parle.

LA PRODUCTRICE DÉLÉGUÉE. - Il parle sûrement de la lumière.

VIKTOR. - Ça va être merveilleux de commencer. Enfin.

LA PRODUCTRICE DÉLÉGUÉE. - Ah , tu trouves ? Je ne suis donc pas la seule.

MOI. - Il nous dit pourtant d'être patients.

VIKTOR. - Il dit ça parce qu'il est prêt à commencer. Pour montrer qu'il n'a plus besoin de notre patience pour très longtemps.

L'INTERPRÈTE. - Il demande si vous êtes fatigués.

LA PRODUCTRICE DÉLÉGUÉE. - Comme c'est gentil de sa part !

L'INTERPRÈTE. - C'était surtout aux acteurs qu'il pensait.

LA PRODUCTRICE DÉLÉGUÉE. - Je veux bien le croire. Mais si je...

VIKTOR. - Tu ne vas pas recommencer ! Je promets qu'on parlera de toi plus tard.

LA PRODUCTRICE DÉLÉGUÉE. - Je n'en demande pas tant. Je me disais seulement que je...

VIKTOR. - Plus tard !

LA PRODUCTRICE DÉLÉGUÉE. - Plus tard, je pense que j'irai me coucher. Si tu me le permets.

VIKTOR. – Bien sûr que je te le permets. À condition que tu me permettes de me concentrer sur mon rôle, si je peux parler ainsi sans avoir l'air de jouer les artistes méprisants. Que tu me permettes de me préparer à ma tâche pour éviter d'alourdir encore le budget de ce film. Le Russe dit parfois qu'en lui-même le travail de prise de vue est lassant, et j'ai tendance à lui donner raison. Il s'agit de conserver son enthousiasme malgré la lassitude. L'enthousiasme originel. C'est ce qu'il fait. Il ne perd jamais son enthousiasme originel. Alors que moi, j'ai du mal à le retrouver, surtout à une heure aussi tardive. L'ennui me gagne. Ça doit être l'ennui russe qui me pénètre. La steppe, le fleuve tranquille, les distances. L'ennui suédois est différent. Pour ne rien dire de l'ennui allemand et de sa discipline de fer. À moins que ce ne soit la discipline de fer de l'enthousiasme allemand, qui jamais ne laisse affleurer l'ennui originel. L'ennui d'Eichmann. Un trait de caractère étrangement humain, étrangement ordinaire qu'on lui attribue. Si tant est que l'ennui puisse être un trait de caractère.

L'INTERPRÈTE. – L'ennui n'est pas un trait de caractère.

VIKTOR. – Je sais bien. Mais le Russe arrive presque à faire en sorte qu'il le soit. Les états d'âme russes sont des traits de caractère, à la fois contingents et éternels. Allez, je ne fais que causer pour me mettre dans l'ambiance du film. Dans notre culture on fait toujours une distinction radicale entre les états d'âme et les traits de caractère.

MOI. – C'est quand même une qualité, non ?

VIKTOR. – Oui. Il y a plein de choses qui sont à la fois des défauts et des qualités. Il faut toujours se garder de défendre son moi quand on interprète un personnage.

LOTTI. – Il faut faire du personnage son moi, m'a-t-on appris.

VIKTOR. – Mais on ne peut pas. Ou alors on cesse d'exister. Et je ne veux pas cesser d'exister. Surtout avec Eichmann. Je veux conserver un moi qui ne soit pas celui

d'Eichmann. Je ne veux pas que mon moi soit celui d'Eichmann. La question, c'est de savoir si en réalité je dois continuer à faire l'acteur. Eichmann me questionne sur ma capacité à faire l'acteur.

MOI. - Ce n'est pas un peu tard pour te poser cette question-là ?

LOTTI. - Il faut toujours se poser cette question-là, m'a-t-on appris.

VIKTOR. - Bien sûr qu'il le faut. Il faut se poser cette question-là. Les autres doivent nous poser cette question-là. Toute notre vie ! Mais c'est un peu différent quand c'est Eichmann ou le Russe qui me la posent.

LOTTI. - Parce que le Russe te la pose, cette question-là ?

VIKTOR. - À chaque minute. Sa seule présence me la pose.

L'interprète se lève brusquement.

L'INTERPRÈTE. - Il nous fait signe de venir

MOI. - Allons bon !

L'INTERPRÈTE. - Non, il nous fait signe de ne pas venir.

LA PRODUCTRICE DÉLÉGUÉE. - Merde !

Tout le monde s'assied de nouveau.

Scène 9

Une nappe de brouillard se répand sur l'eau. On entend le Russe fredonner une chanson populaire suédoise. Le Russe entre par la gauche. Il s'assied dans le fauteuil vide. Je me lève, tire le Russe de son fauteuil et le prend dans mes bras.

LE RUSSE. – C'est un métier très solitaire. Les réalisateurs sont très seuls. Il n'y a pas de pardon pour les réalisateurs. Je ne comprends pas les réalisateurs qui ne croient pas en Dieu. Avec qui peuvent-ils parler ?

MOI.- Avec leurs acteurs. Par exemple.

LE RUSSE. – Il faut apprendre à parler avec Dieu, même si on ne croit pas en lui. Aie donc le courage de me demander si je crois en Dieu. Pourquoi cette question-là vous gêne-t-elle autant ?

MOI. – Tu crois en Dieu ?

LE RUSSE. – Oui. Mais toi, non. Je ne comprends pas comment tu peux supporter ça. Tu es à plaindre. Tu dois apprendre à parler avec lui. C'est très important. Même si tu ne crois pas en lui.

MOI. – Pourtant, les acteurs ne sont pas aussi seuls que les réalisateurs.

LE RUSSE. – Justement. C'est pourquoi tu n'as pas besoin de parler avec lui très souvent.

MOI. – Une fois ou deux par semaine, ça suffirait ?

LE RUSSE. – Tu te moques. Je ne comprends pas pourquoi tu te moques.

MOI. – Parce que je suis gêné, sans doute.

LE RUSSE. – Non, tu es méprisant. Le mépris est une offense à Dieu. Dieu n'a pas voulu le mépris. Le mépris est le pire ennemi de Dieu. Je combats ton mépris. Je t'aime. Je ne veux pas que tu sois méprisant.

MOI. – Je vais te dire les choses comme elles sont. Je suis désolé, mais tu ne pourras pas me convertir. Je suis désolé. Du moins je le suis en ce moment.

LE RUSSE. – Mais je peux te transformer. Je te transforme tout le temps.

MOI. – Toi qui penses qu'on ne peut pas se comprendre.

LE RUSSE. – Tu es un rationaliste. Tu penses qu'on ne peut pas se transformer sans comprendre. Ce n'est pas vrai. Pas vrai du tout.

MOI. – C'est vrai que tu m'influences. Tu m'influences tout le temps. Seulement, je ne sais pas combien de temps cette influence va durer. Je crains les rechutes. On est touché par quelqu'un ou par quelque chose, puis on fait une rechute. On redevient celui qu'on était. L'homme ordinaire qu'on était. Je ne veux pas que tu te dissolves en moi.

LE RUSSE. – Tu es un acteur. Tout se dissout en vous.

MOI. – Par moment tu es horriblement conventionnel.

LE RUSSE. – Il ne faut pas exiger de moi des choses surprenantes. Ça, je ne l'exige que de mes films.

Le Russe sort par la droite. L'interprète se lève, laissant sa couverture, et sort par la droite. La productrice déléguée et Viktor les suivent.

Scène 10

LOTTI. – Il y a eu une période de ma vie où j'ai pensé que je pouvais tomber amoureuse de toi. Une très brève période.

MOI. – Merci. Je le sais.

LOTTI. – Tu ne sais rien du tout. Tu dis ça pour ne pas paraître égocentrique, insensible. Tu ne t'es aperçu de rien. Ça n'est pas étonnant. Mes sentiments n'étaient pas assez fort pour que je tiens à ce que tu t'en aperçoives. Mes signaux étaient trop faibles.

MOI. – Pourquoi parles-tu de ça maintenant ?

LOTTI. – Parce que je suis amoureuse du Russe. Tu penses que je devrais le lui faire comprendre ? De toute façon, ça ne donnera rien. Une nuit. Deux nuits. Puis des adieux empruntés et maladroits.

MOI. – J'ai l'impression que tu ne cesses d'émettre des signaux.

LOTTI. – Oui, mais je ne sais pas si mes signaux s'adressent à l'homme ou à l'artiste.

MOI. – Parce que tu peux séparer les deux ?

LOTTI. – Oui. Non, mais lui, ça l'arrange. Avec sa façon de considérer les femmes !

MOI. – Ça t'attire ?

LOTTI. – Bien sûr. Pendant un bref moment, pouvoir tout abandonner. Mon indépendance. Mes ambitions. Pouvoir renoncer à ma fierté. Ne dis rien ! Ça me passera. Ça, et le reste.

MOI. - Tes signaux s'adressent et à l'homme et à l'artiste.

LOTTI. - Oui. Ta jalousie arrive un peu tard.

MOI. - Quels signaux m'aurais-tu envoyés à moi ? Si tu avais voulu le faire.

Lotti détourne son fauteuil.

LOTTI. - Il y a sûrement une réponse, mais je n'ai pas envie de la connaître.

MOI. - Et si moi j'en ai envie ?

LOTTI. - Parce que tu n'es pas sûr de toi en tant qu'homme ? Ou en tant qu'acteur ?
Lequel des deux veux-tu que je reconforte ?

MOI. - Je ferais mieux de laisser tomber.

LOTTI. - En effet, tu ferais mieux. Mon indifférence risquerait de te blesser. Alors que je t'aime beaucoup. Je t'aime vraiment beaucoup.

MOI. - Le Russe aussi. C'est fou, ce qu'on peut m'aimer.

LOTTI. - En effet. Ça ne te fait pas plaisir ?

MOI. - Bien sûr que si. Bien sûr que si. Seulement, tout cet amour n'a pas de prise sur mes conflits intérieurs. Ça ne m'aide pas à prendre le dessus.

LOTTI. - Tu dis que...

MOI. - Je dis que... Je sens qu'il s'approche.

LOTTI. – Oui, il s’approche.

MOI. – Il s’étire. Il fait preuve d’une souplesse étonnante.

LOTTI. – C’est le cas de vous tous, quand vous me voyez. C’est un phénomène planétaire. Et c’est un sacré plaisir.

Lotti se lève d’un bond et cherche le Russe du regard.

MOI. – Calme-toi !

LOTTI. – Il s’arrête. Comme d’habitude, il reste à distance. Je ressens la même tension que tout à l’heure.

MOI. – Et sa tension à lui ?

LOTTI. – Pour l’instant je m’en fous.

MOI. – Vraiment ?

LOTTI. – Je veux travailler ! J’en ai marre d’attendre ! Il me fait rigoler avec sa façon d’hésiter et de chercher ! Il manque d’égards. D’ailleurs, je ne vois pas pourquoi il aurait des égards pour moi en particulier. Quand il fait attention à moi, c’est purement égoïste, c’est pour que son film avance. Et il a bien raison. Mais pour moi, c’est pénible. Et puis, je ne peux pas lui parler. Je ne vais tout de même pas appeler à Sonia et lui demander de rabâcher ma vie sentimentale. Je veux m’occuper de toi ! Je veux que tu t’occupes de moi ! Bon. Très bien. Qu’est-ce que tu disais ? Le cri habituel des femmes. Qui monte du le vagin. Traduis-moi ça ! Dis-lui des choses choquantes, pour qu’il se réveille ! Toujours mon « shocking pink » si théâtral. J’ai l’impression que je dois me réconcilier avec lui. Comment ça, me réconcilier ? Nous

sommes les meilleurs amis du monde. Traduire nos conversations n'a rien d'excitant - hélas ! - ni rien de inquiétant.

MOI. - Comment sais-tu que vous êtes amis ?

LOTTI. - Là, tu es dégueulasse. Tu as parfaitement raison. Pour nous, les signaux doivent toujours être confirmés par des mots. On n'arrête pas de causer.

MOI. - Le Russe aussi. Il est même pire que nous.

LOTTI. - Les Russes. D'accord. C'est possible. Mais il se trouve que nous ne comprenons pas la langue de l'autre. Tu n'as pas remarqué qu'il y a des moments où on aimerait bien lui poser des questions ? Je parle du travail. Si seulement je parlais le russe, je lui poserais plein de questions ! Mais il faut passer par une interprète. Et du coup on attend. Et la seconde d'après, on s'aperçoit que la question était sans objet. On a compris quand même. Il faut utiliser d'autres moyens que les mots. C'est étrange et utile.

MOI. - L'évangile de l'anti-intellectualisme.

LOTTI. - Quelque chose comme ça, oui. Je savais que tu allais dire ça. (*Elle approche son fauteuil.*) Pas du tout ! Ce que je dis, c'est que nous épuisons les mots, que nous les vidons de leur sens. Nous faisons du bruit. L'effort de traduction restitue aux mots leur poids et leur signification. Il nous encourage à faire attention. Voilà ! (*Elle m'embrasse.*) Anti-intellectualisme ! Mon cul !

MOI. - Faire attention aux mots, c'est ça ?

LOTTI. - Exactement.

MOI. - Quelle bonne humeur, tout d'un coup !

LOTTI. – Et pourquoi pas ? Je l'aime. J'aime un cinéaste russe. C'est quelque chose qui ne m'étais jamais arrivé jusqu'ici. Et ça ne donnera rien du tout. Même pas une petite baise rapide. Je trouve que c'est merveilleux de l'aimer. Merveilleux ! Tu m'entends ? Je n'ai pas l'intention de me laisser envahir par une sorte d'immense désespoir russe à cause de ça. Je vais me calmer. Je vais me repaître de mon amour impossible. Je ferai mon petit Tchekhov privé avec lui. Il me regardera d'un air interrogateur, flatté et mélancolique comme il sied à un artiste russe dans une situation impossible. Et la dernière nuit avant de nous quitter – (*Elle approche encore son fauteuil et me prend la main.*) – il me prendra la main et je lui prendrai la sienne, et il me regardera avec étonnement quand je refuserai de lui lâcher la main. Avec étonnement ? Tout les deux, nous savons tout. Mais nous n'en dirons rien. Et puis je pleurerai un bon coup sur son épaule. Il devra se hausser sur la pointe des pieds, parce qu'il n'est pas bien grand.

MOI. – Pour éviter que tu ne lui inondes la figure ? Ce ne serait pas le comble du raffinement, ça : de mélanger vos larmes ?

LOTTI. – Mais tu es complètement fou ! Il ne pleurera pas. Il parlera. Il parlera tout le temps. De la vie. De moi. De lui-même. De l'art. De l'avenir. De l'Europe. Et comme Sonia ne sera pas là, je ne comprendrai pas un traître mot. Mais j'aurai l'impression de tout comprendre. Sur la vie. Sur l'art. Sur l'Europe. Et je me rendrai compte que rares sont les instants où deux être humains ont la force de s'entendre sans se comprendre. Plus tard viendront les questions et les interprétations. Mon Dieu, comme je l'aime ! J'aime ce qu'il fait. Il y a des instant où il me libère. Son étrangeté me libère. Elle me soulève. Elle m'emporte hors de moi. Elle me fait atteindre mon vrai moi. Je suis si heureuse. C'est si triste. J'ai des rapports intimes avec ce qui est perdu à tout jamais. Tu comprends ce que je veux dire ?

MOI. – Ça, je refuse d'y répondre.

LOTTI. – Tant mieux. En fait, je ne veux pas que tu me dises « je comprends ». Je ne veux pas que tu me dises « je ne comprends pas ». Par moments tu es tellement intelligent.

MOI. – Tant mieux. Mais c'est peut-être un peu ennuyeux.

Scène 11

L'interprète entre par la droite, suivie de la productrice déléguée, de Viktor, du caméraman et de la maquilleuse.

L'INTERPRÈTE. – Il demande pardon à tout le monde, mais on ne tournera pas cette nuit. Il dit que rien ne va comme il veut.

LA PRODUCTRICE DÉLÉGUÉE. – Allons bon !

L'INTERPRÈTE. – Il dit que vous n'y êtes pour rien. Il dit que tout est de sa faute.

LA PRODUCTRICE DÉLÉGUÉE. – Je suppose qu'il faudrait qu'on lui en soit reconnaissants !

L'INTERPRÈTE. – Et de la faute à la lumière, bien sûr. La lumière n'est pas bonne. Il va falloir qu'il trouve d'autres images que celles qu'il avait prévues. Il va falloir qu'il réfléchisse.

LA PRODUCTRICE DÉLÉGUÉE. – Comme je le comprends !

L'INTERPRÈTE. – C'est de l'ironie ?

LA PRODUCTRICE DÉLÉGUÉE. – Mais pas du tout ! Pourquoi voulez-vous que je fasse de l'ironie ?

MOI. – Alors on n'a plus qu'à rentrer chez nous et dormir ?

VIKTOR. – Si on y arrive.

LOTTI. – Il ne veut pas nous parler d'abord ?

MOI. - À toi surtout.

LOTTI. - Celle-là, tu aurais pu l'éviter.

MOI. - En effet. Pardon.

L'INTERPRÈTE. - Vous voulez peut-être lui parler ?

LA PRODUCTRICE DÉLÉGUÉE. - J'imagine que c'est impensable de lui adresser la parole. Alors qu'il est en pleine création. Ce serait sans doute impertinent de l'importuner pour savoir ce que nous allons faire demain. Ou aujourd'hui, plutôt. On finit carrément par perdre la notion du temps. *(Elle s'assied.)*

L'INTERPRÈTE. - Il est vraiment désolé.

Le Russe entre par la droite. Tout le monde se lève, sauf la productrice déléguée.

LE RUSSE. - Kogda my mojem natchat ?

L'INTERPRÈTE. - Quand est-ce que nous pourrions reprendre ?

LA PRODUCTRICE DÉLÉGUÉE. - À deux heures.

L'INTERPRÈTE. - V dva tchassa.

LE RUSSE. - Mojno echtchio vody ?

L'INTERPRÈTE. - Il demande si on peut remettre de l'eau.

LA PRODUCTRICE DÉLÉGUÉE. - Bien sûr.

L'INTERPRÈTE. - Konechno.

LE RUSSE. - Mojno oustroït pasmournno ?

L'INTERPRÈTE. - On peut avoir du temps gris ?

LA PRODUCTRICE DÉLÉGUÉE. - Bien sûr. On va lui arranger ça.

L'INTERPRÈTE. - Vozmojno boudet pasmournno.

LE RUSSE. - Merci beaucoup.

VIKTOR. - Mais vous parlez très bien le suédois !

LE RUSSE. - Come ?

VIKTOR. - Vous parlez très bien le suédois. Svedese.

LE RUSSE. - Grazie.

MOI. - Dites-lui que nous l'aimons beaucoup ! Dites-lui que nous le comprenons !
Dites-lui que nous allons faire de notre mieux !

L'INTERPRÈTE. - On govorit chto oni tebia liubiat i ponimaïout i sdelaïout kak
mojno loutche.

LE RUSSE. - Da. Bene. Benissimo. Grazie.

L'INTERPRÈTE. - Pourquoi avez-vous l'air si énervé ?

MOI. - Parce que je suis énervé. Je ne sais pas pourquoi. Peut-être parce que je n'ai pas dormi.

LE RUSSE. - Potchemou nado v ètom somnevatsia ?

L'INTERPRÈTE. - Il demande pourquoi vous ne feriez pas de votre mieux.

MOI. - Dites-lui que c'est une bonne question.

LOTTI. - Dites-lui qu'au petit matin on devient parfois un peu sentimental.

MOI. - Dites-lui qu'on est tous un peu fatigués.

L'INTERPRÈTE. - Il répondra seulement que lui n'est pas fatigué.

LE RUSSE. - Ottchevo ou vas groustnyï vid ?

L'INTERPRÈTE. - Pourquoi prenez-vous cet air découragé ?

LE RUSSE. - Nach film boudet otchen khorochem.

L'INTERPRÈTE. - Notre film va être excellent.

LE RUSSE. - Vy vsie otchen talantlivyë.

L'INTERPRÈTE. - Vous avez tous beaucoup de talent.

LE RUSSE. - Ja rad i gord chto mogou rabotat s takimi zametchatelnyimi lioudmi artistami.

L'INTERPRÈTE. – Je suis heureux et fier de travailler avec des artistes et des personnes aussi remarquables.

LE RUSSE. – Lotti i Viktora ia videl vo mnogikh schvedskikh filmakh.

L'INTERPRÈTE. – Comme Lotti et Viktor, que j'ai vus dans plusieurs films suédois.

LA PRODUCTRICE DÉLÉGUÉE. – Il compte nous faire tout un discours à quatre heures du matin ?

L'INTERPRÈTE. – Il adore parler.

LA PRODUCTRICE DÉLÉGUÉE. – Je m'en suis rendu compte.

LE RUSSE. – Merci. Merci beaucoup.

LOTTI, VIKTOR et MOI. – Merci.

LE RUSSE. – Voiture ? Dove la mia voiture ?

LA PRODUCTRICE DÉLÉGUÉE. – La machina e pronto. Naturalmente.

LE RUSSE. – Grazie.

Le Russe embrasse chaleureusement la productrice déléguée.

L'INTERPRÈTE. – Bonne nuit. Ou plutôt bonne journée. Je vais avec lui.

LA PRODUCTRICE DÉLÉGUÉE. – Bon. Quelle nuit ! Se mettre à faire des discours à une heure pareille ! Puis il fout le camp, sans autre forme de procès ! Et vous, tout ce que vous trouvez à dire, c'est « merci ». Mais pour qui il se prend ?

MOI. – Oui, pour qui il se prend ?

LOTTI. – Il commence à pleuvioter.

VIKTOR. – En fait, cet endroit est très beau.

LA PRODUCTRICE DÉLÉGUÉE. – Merde. On ferait mieux de remballer nos affaires.

Sinon il risque de se pointer pour nous dire que ce crachin est merveilleux, que la lumière est parfaite et que les acteurs sont pleins de talent. Moi, je vais me coucher. Je vais essayer de dormir quelques heures. Voilà ce que je vais faire.

Elle sort par la droite. Les autres la suivent. Le caméraman ferme la marche, emportant la caméra. Je reste seul en scène. Je mets en place deux fauteuils pour le rêve qui suit.

Scène 12

Le Russe entre par la droite, à l'avant-scène.

MOI. – Il pleut.

LE RUSSE. – Oui. Tout devient humide. Fécond. Possible.

MOI. – Oui.

LE RUSSE. – Il faut faire preuve de respect. Il faut avoir du respect.

MOI. – Envers l'eau ?

LE RUSSE. – Envers vous-mêmes. Tu n'as pas de respect envers toi-même. Tu dois comprendre que tu es important. Sinon tu n'auras pas de respect envers les autres. Ni envers les animaux. Ni envers l'eau. Ou le feu. Tu n'as pas de respect envers le feu. Il te fait peur, c'est tout. Dans ce pays vous confondez respect et peur.

MOI. – J'ai du respect envers toi.

LE RUSSE. – Mais vous n'arrêtez pas de lutter contre le respect. Envers Dieu. Envers moi.

MOI. – Toi, tu n'as pas peur des grandes phrases.

LE RUSSE. – Tu penses que c'est de l'orgueil ? Ce n'est pas vrai. D'ailleurs je ne sais pas ce que tu penses. *(Il se lève.)* Je te contemple. Je te raconte ce que j'observe. Je te le raconte. Je le raconte au public. Je respecte tes secrets.

MOI. – Et malgré cela tu veux que je les dévoile. (*Je me lève.*) Qu'est-ce qu'on n'attend pas de son metteur en scène !

LE RUSSE. – Tes attentes me réjouissent. Mais je n'ai pas l'ambition de les combler. Les attentes du public me réjouissent. Si j'avais l'ambition des les combler, je me renierais. Je me ferais Américain. Je n'ai pas envie de me renier.

MOI. – Tu trouves que je me renie ?

LE RUSSE. – Bien trop. Bien trop souvent. J'entends parfois notre productrice déléguée demander « mais pour qui il se prend ? » C'est une excellente question, une question importante. Une question très sérieuse. C'est une des questions que je voudrais entendre les spectateurs poser quand ils regardent mes films. Pour qui je me prends, en fait ? Je suis assis dans le noir avec les autres, et un Russe bizarre et incompréhensible m'amène à me demander qui je suis.

MOI. – Pour qui tu te prends, en fait ?

LE RUSSE. – Je sais que vous dites que je parle beaucoup. Mais désormais je resterai muet. Complètement muet.

MOI. – Vraiment ?

LE RUSSE. – Oui. Je vais donner quelques coups de pied dans les flaques d'eau. Je vais contempler le brouillard. Je vais compter mes pas. Je vais faire le signe de la croix. Je vais faire en sorte que le monde continue de tourner.

Le sable s'écoule. Je tends la main pour l'attraper.

Noir.